

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 14 (1881)

Artikel: Religion et moralité
Autor: Goens, F.-C.-J. van
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379292>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RELIGION ET MORALITÉ

I

De nombreuses voix sont unanimes de nos jours à s'inscrire en faux contre l'union de la religion et de la moralité. Les uns, confondant l'Évangile avec la superstition autoritaire et intolérante pour ne réserver le nom de religion qu'au cléricalisme, estiment que l'influence de la religion sur la vertu est funeste. C'est l'opinion de l'irréligion systématique, de la démocratie athée des hommes d'État qui qualifient la morale positiviste, c'est-à-dire sans religion, de « moelle des lions, » et prétendent que la morale gagne tout ce que perd la religion. D'autres, amis de la morale indépendante, ne songent pas à proscrire la religion, quoique son objet soit « un fantôme, » affirment même qu'« elle correspond à un sentiment très profond en nous, la soif de vivre d'une manière indéfinie, » mais veulent « en déterminer le domaine, l'exclure de la société en tant qu'élément des pouvoirs publics, mais non l'exclure de l'âme humaine ¹. » D'autres semblent ignorer la religion quand il s'agit de vertu ; à leurs yeux, c'est une superfluité ; ils ont une pleine conscience des rapports qu'ils doivent soutenir avec leurs semblables, tandis qu'ils semblent n'en avoir aucune des relations qu'ils ont avec Dieu. Au nombre des partisans de ce point de vue figurent MM. Littré et John Stuart Mill.

Le jugement que les amis de la foi portent sur ces manifestations est en général très défavorable. Les uns, d'accord avec Augustin et les réformateurs Luther, Mélanchton, Calvin

¹ C. Coignet, *La morale indépendante*, 1869 ; pag. 21, 175.

(Zwingle fait ici une exception éclatante), prétendent¹ qu'une moralité sans religion n'est qu'un égoïsme déguisé qui colore les suggestions secrettes de la chair à l'aide des apparences mensongères de l'esprit; les autres soutiennent que nous avons ici l'effet d'une foi inconsciente; ces justes ne doivent leur part de justice qu'aux influences involontaires et ineffaçables d'une atmosphère religieuse. Les uns et les autres, inspirés par le catholicisme et le protestantisme orthodoxe, partent du principe qu'il n'y a pas de véritable moralité sans religion : or ce principe me paraît fort contestable en présence des faits; j'estime qu'il peut y avoir une morale sérieuse indépendante de la religion.

II

En effet, la plus vaste religion de la terre, le bouddhisme, qui compte quatre cents millions de sectateurs et se distingue par l'amour des hommes, la bienveillance, la charité, le pardon des injures, le renoncement, ne connaît pas l'amour de Dieu. Le plus grand philosophe du XVII^e siècle, Spinoza, qui au fond niait Dieu, fut l'homme le plus doux, le plus résigné, le plus désintéressé, le plus moral qu'on puisse concevoir. Littré et John Stuart Mill ont été moralement si éminents qu'on les a qualifiés de saints athées. Sans doute, il y a des hommes qui combattent la religion pour pouvoir à la fois combattre la vertu et qui tâchent de se débarrasser de la foi pour se dispenser du devoir et se livrer à leurs passions, grossières ou raffinées. Ces hommes-là, en effet, sont très méprisables. Mais gardons-nous de les confondre avec ces âmes droites et intègres, amies de la justice et de la charité, qui retranchent la religion, comme une superfétation ou un obstacle, dans l'intérêt des biens moraux. Ils estiment servir la cause du bien en abandonnant celle de la foi. A nos yeux, sans doute, ils se trompent; mais

¹ Tandis que Luther estime les Gentils, les Juifs et les Turcs soumis à la damnation éternelle, Zwingle espère rencontrer dans le ciel tant Abraham, Pierre et Paul que Socrate, Aristide et les Caton.

cela n'empêche pas de leur appliquer la belle parole qu'un prophète israélite recueillit de Jéhova à l'égard du résidu de la captivité d'Israël : « Il se trouve du jus dans cette grappe ; ne la détruis pas ; il y a là une bénédiction¹. » Il n'y a, en effet, de vraiment religieux que ce qui est enraciné dans le sol de la conscience morale. La vie morale développée constitue un des grands éléments de la vie religieuse. Celui qui nous apprend à devenir meilleurs nous rapproche, sans qu'il s'en doute, de la religion quoiqu'il ne lui emprunte pas son langage². Je dirai donc volontiers avec un ministre éloquent de l'Eglise d'Angleterre qu'on ne soupçonnera pas d'intelligence secrète avec les ennemis de la religion : « Gardez-vous de parler dédaigneusement d'une pure moralité ; le principe moral est plus près du royaume de Dieu que le sentiment religieux. L'émotion religieuse, séparée de principes élevés, ne préserve pas de l'immoralité ; je dirai même qu'elle y conduit. Quand le sensuel est confondu avec le spirituel ; quand la chaleur religieuse est l'unique sol fécond du cœur, l'édifice de la vertu est impossible. Les principes élevés, le baptême de Jean, est la véritable base de la foi religieuse. Heureux ceux qui commencent par la loi et finissent par l'Évangile³. »

Après ces justes concessions, j'ai hâte d'ajouter que, s'il y a une vertu très réelle indépendante de la religion, la religion en est l'alliée la plus désirable, que la plus haute justice n'est possible que par la religion, que la religion est le fruit le plus exquis de l'arbre, le couronnement le plus sublime de l'édifice qu'on appelle la vertu. Une certaine vertu peut se passer de religion, mais dans sa plus haute expression, elle en est inséparable. C'est ce que je désirerais montrer par les réflexions qui vont suivre et qui n'ont d'autre prétention, dans une matière aussi délicate, que d'en provoquer de meilleures. Au

¹ Esaïe LXV, 8.

² C'est ce que Sénèque a déjà compris, lorsqu'il dit : « Virtus, quam adfectamus, magna est, non quia per se beatum est malo caruisse, sed quia animum laxat et præparat ad cognitionem cælestium, dignumque efficit, qui in consortium deorum veniat. » *Nat. quæst.* Prologus § 6.

³ T. W. Robertson, *Sermons*, I, pag. 189, éd. Tauchnitz.

reste, il est inutile de dire que nous ne démontrons ni l'existence de Dieu et d'une autre vie, ni la réalité de la conscience ; nous partons du principe qu'on nous les accorde.

III

Il importe avant tout de définir les termes de religion et de moralité.

On connaît les notions erronées qui régissent à l'égard de la religion, surtout dans un pays aussi foncièrement catholique que l'est la France, malgré tous ses libres penseurs. Tantôt la religion est synonyme de croyance, d'un faisceau de dogmes et de devoirs qu'on professe ; tantôt c'est la dévotion, l'attachement aux pratiques de l'église ; tantôt c'est le culte, ou l'honneur rendu à Dieu par les actes publics consacrés ; tantôt c'est l'état des personnes engagées par des vœux à suivre une certaine règle autorisée par l'Eglise catholique et appelées religieux ou religieuses ; l'expression : mettre ou entrer en religion, est tout à fait caractéristique. Bref, ne connaissant d'autre forme de la religion que le catholicisme, on les identifie, sans se douter de cette autre forme qui s'appelle le protestantisme, qui disputa un jour la victoire à sa rivale en France et qui est professé à l'heure qu'il est par la majorité des trois Etats les plus considérables de la terre : l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis¹. Il est naturel qu'avec des notions pareilles on soit fort embarrassé de constater la nécessité des rapports qui existent entre la religion et la moralité. Sans entrer ici dans des discussions ultérieures qui nous éloigneraient de l'objet de notre étude, nous nous contenterons de dire que nous aurons les meilleures autorités pour nous en définissant la religion, « la communion de l'âme avec Dieu, sa vie en Dieu, » sous une infinité de formes diverses.

On ne se trompe pas moins fréquemment dans la définition

¹ Ainsi M. Beaussire, membre de l'Institut, ne connaît d'autre morale chrétienne que celle du catholicisme, qu'il appelle théologique. Voir son article sur *la morale laïque*, *Revue des Deux-Mondes*, juillet 1881.

du sens moral, de la conscience morale. On prétend qu'elle juge *ce qui est bien ou mal*. C'est une erreur, que l'histoire signale à chaque page : rien de plus variable selon les pays, les temps et les degrés de culture que l'appréciation morale des choses ; il n'est peut-être pas de crime qui n'ait été quelque part réputé pour vertu. La conscience ne fait qu'affirmer *qu'il y a un bien et un mal* et que le bien doit s'accomplir coûte que coûte. En d'autres termes : si tous les hommes sont loin d'être d'accord sur ce qui est obligatoire, tous ont conscience de l'obligation. C'est à la raison, qui s'empare des matériaux du dedans et du dehors, qu'il appartient de décider ce qui est bien et ce qui est mal. Or la raison est souvent mal informée ; témoin mal informé, elle compromet le juge. Les niveaux moraux varient ainsi selon le développement de l'intelligence et des affections et dans la mesure des influences nombreuses qui affectent le jugement humain. Il en est ici des sociétés comme des individus : l'enfant ne saurait saisir le principe moral qui guide l'âge mûr. Mais à travers toutes ces variations se manifeste une tendance constante du jugement moral à se corriger et à s'élever. L'accord des moralistes des différentes écoles sur un point commun de développement prouve que ce développement est normal et qu'il résulte de la constitution humaine comme l'éclosion de la fleur et du fruit résulte de la constitution de la plante. On ne niera pas que la faculté de discerner le bien et le mal soit innée, par la raison que son développement, comme celui des autres facultés humaines, est lent et graduel, demande du temps et de la culture. Autant vaudrait nier que les facultés du langage, de la démarche droite, de la pensée abstraite soient innées, parce que l'enfant en est incapable.

IV

Si la religion et la moralité sont distinctes et quelquefois même indépendantes, elles sont cependant très voisines. Voici la manière dont je me représente l'origine de leurs *rapports*.

L'histoire nous apprend que, comme la conscience de l'homme non civilisé, semblable à celle de l'enfant, débute par le sentiment de la résistance, de même la première idée d'une relation avec un objet extérieur est celle d'un pouvoir auquel on ne saurait résister. Le sauvage, à l'instar de l'enfant, reconnaît, dès que sa conscience commence à éclore, des forces en dehors de lui auxquelles il faut qu'il se soumette, dans les phénomènes physiques, le jour, la nuit, le vent, la pluie, la tempête ; il s'incline devant elles avec un respect irrésistible, et, si elles sont funestes, avec une profonde terreur. Jusqu'ici le sentiment de dépendance n'a rien de moral : mettre de la différence entre le bien et le mal d'une part, l'utile et le nuisible de l'autre, c'est le fruit d'un développement supérieur. Notons pourtant que, même sous cette forme grossière, le culte du pouvoir suprême a son prix. On a dit que cette adoration est celle du démon. Cela est vrai là où ce pouvoir est reconnu mauvais, comme sous l'empire romain, lorsque s'inclinant devant les plus vils tyrans, les hommes adoraient leur pouvoir, tout en en sentant la bassesse. Mais aux débuts de la vie humaine, alors que le sentiment moral n'était pas encore réveillé, l'idée d'un pouvoir suprême au-dessus de l'homme lui fournit la première idée de la vie morale et sociale, la conscience d'être soumis à une loi. Mais continuons notre analyse.

Le sauvage se sent, de plus, faible ou fort en présence de ses compagnons, prend ce qu'il peut saisir, garde ce qu'il a, et n'a pas plus que l'animal carnassier le sentiment de la justice ou de l'injustice dans le déploiement de sa force. La devise de la société primitive est : le droit c'est la force ; et le premier lien, qui sera longtemps le seul, qui unisse les individus, consistera dans la défense de soi-même. La tribu est plus forte que l'individu ; en conséquence l'individu doit s'y soumettre et l'exercice du pouvoir individuel ne sera admis par la tribu qu'autant qu'il contribue au bien-être général. Dans de telles conditions sociales le faible n'a pas de droits. La femme, l'enfant, l'infirme, le vieillard forment la propriété du fort qui décidera de leur vie et de leur mort. Et, ne l'oublions pas, le faible ne se révolte pas plus contre l'injustice de ce pouvoir

absolu, que son maître ne s'insurge contre celle du tremblement de terre ou du tourbillon.

C'est ce sentiment d'un pouvoir extérieur et irrésistible qui constitue le germe de la religion. La spéculation sur les esprits date d'une période plus récente de développement intellectuel ; c'est alors que l'esprit humain personnifie instinctivement les forces qu'il sent hors de lui et au-dessus de lui et leur offre l'hommage qui serait le plus agréable à une puissance humaine. Si, plus tard, les affections morales se réveillent et donnent le sentiment du bien et du mal, à la différence de celui de l'utile et du nuisible ; si la voix de la conscience ordonne que le bien soit fait, cette voix se rapporte instinctivement au pouvoir qu'on révère déjà, puisque l'homme attribue naturellement au pouvoir qu'il reconnaît pour suprême les perfections qu'il honore éminemment. C'est ainsi que le devoir devient une partie de la vie religieuse.

Ainsi, d'une part, nous distinguons le religieux et le moral. Si la morale dit : il faut ! la religion déclare : je te donne la force de le faire, car seule je brise l'égoïsme et je te console toutes les fois que tu as voulu le bien sans pouvoir le faire. La morale, c'est le précepte ; la religion est la source où se puise son accomplissement et le baume qui adoucit et guérit la souffrance qui résulte du devoir non accompli ou faiblement accompli ; c'est la foi au Dieu présent et miséricordieux qui oppose sa sainte paix à la conscience bourrelée. D'autre part, loin d'avoir grandi l'une indépendamment de l'autre, la moralité et la religion se trouvent dans une connexité organique ; elles se donnent la main parce qu'elles reposent sur une base commune, savoir la reconnaissance d'une loi sainte et suprême, devant laquelle elles s'inclinent sous des noms et des formes très différentes, en sorte qu'au point de développement où notre société est parvenue, on peut dire : toute vraie religion est essentiellement morale et toute vraie morale essentiellement religieuse ; pas de Dieu sans le règne du bien, pas de règne du bien sans Dieu. La philanthropie sans religion est plus religieuse qu'elle ne pense. Il faut venir au secours des malheureux, quels qu'ils soient, s'écrient ces philanthropes, ce sont

nos semblables, enfants d'une même famille, appelés, comme nous, à la liberté ! Vous vous fondez donc sur votre affinité avec eux ; vous admettez un lien moral, un ordre moral dont chaque cœur est la révélation ; mais cet ordre n'est-il pas la loi de Dieu ? Cette obligation d'aimer jusqu'à l'abnégation de soi-même qu'est-elle sinon l'inspiration de la nature humaine ? un ordre qui émane d'une puissance supérieure, auquel nous voudrions nous soustraire que nous ne le pourrions pas ? C'est reconnaître que comme l'être physique est soumis à la loi de la nature, l'homme l'est à une loi morale à laquelle il ne saurait résister à la longue. Mais qu'est-ce qu'une loi sinon l'expression de quelque chose de vivant, l'expression de la force et de la vie ? Qui dit ordre, ne dit pas abstraction, mais force vivante et active qui nous pousse et nous ordonne de respecter les droits de nos semblables. Or qu'est-ce sinon Dieu qui parle à notre conscience ? Un positiviste sérieusement moral est donc inconsciemment et inconséquemment religieux ; la loi sainte devant laquelle il s'incline et à laquelle il obéit au mépris de ses intérêts et de ses passions est bien certainement son Dieu. Et ce Dieu en vaut bien d'autres.

V

Ce Dieu cependant n'est pas précisément Celui d'une foi consciente et vive et ne saurait exercer l'influence que celui-ci exerce sur la vie. Au point de vue de la foi, la plus haute moralité n'est réalisable que par la religion.

Il est curieux de remarquer combien les organes les plus illustres de l'antiquité classique étaient pénétrés de cette conviction, poètes, sages, philosophes. « Rapporte aux dieux le bien que tu fais, » disait Bias¹. « Les grandes vertus arrivent, ô Zeus, de ta part aux mortels, » disait Pindare². « Ne pas avoir de mauvais sentiments est le plus grand don de Dieu, » disait Eschyle³. « La noblesse morale est le plus beau présent des dieux, » disait Euripide⁴. « La vertu n'est point naturelle à

¹ Diog. Lært., I, 5, 83. — ² Pind. Isthm. III. — ³ Agam. 901. — ⁴ Med. 632.

l'homme et elle ne peut s'apprendre; elle arrive par une influence divine à ceux en qui elle se rencontre; la vertu vient par un don de Dieu à ceux qui la possèdent, » disait Platon¹. « Supprimez la piété envers les dieux et vous supprimez la bonne foi en la société et la plus excellente des vertus, la justice, » disait Cicéron². Les institutions répondaient à ces principes. Ainsi chez les Grecs Zeus Xenios est le protecteur de l'hospitalité et des hôtes; chez les Romains Vesta est la fondatrice du foyer domestique.

Mais nulle part l'union inséparable de la foi et de la vertu ne brille avec autant d'éclat que dans les vénérables archives de la religion chrétienne, l'Ancien et le Nouveau Testament. Le grand mérite de Moïse ne consiste pas à avoir introduit en Israël telle ou telle forme religieuse, mais à avoir établi dans le sein de son peuple le *culte moral* de Jéhova. Jéhova a traité alliance avec son peuple qui est obligé d'en observer les conditions; or ces conditions sont principalement morales, comme le prouve le décalogue qui établit une liaison étroite entre le culte de Jéhova et la pureté morale. A leur tour, les prophètes y ont puissamment insisté; ils se soucient peu de l'observation des actes religieux, mais reviennent avec d'autant plus d'énergie aux devoirs moraux. Bornons-nous à quelques citations. « Cherchez le bien et non le mal, afin que vous viviez et que Jéhova, le Dieu des armées, soit avec vous. » (Amos, V, 14.) « Reviens à ton Dieu; garde la bonté et la justice et espère toujours en ton Dieu. » (Osée XII, 7.) « Ce que Jéhova demande de toi, c'est que tu pratiques la justice, que tu aimes la miséricorde et que tu marches humblement avec ton Dieu. » (Mich. VI. 8.) « C'est ici le jeûne que j'ai choisi, dit Jéhova, détache les chaînes de la méchanceté, dénoue les liens de la servitude, partage ton pain avec celui qui a faim et fais entrer dans ta maison les malheureux sans asile. » (Esa. LVIII, 6, 7.) Le dernier des prophètes, Jean-Baptiste, clôt dignement ce noble cortège en sommant ses contemporains « de produire du fruit digne de la repentance, » afin de fuir la colère à venir. Mais c'est en Jésus que se manifeste souverainement cet esprit moral et religieux. Il résume

¹ Menon. extr. — ² N. D. I, c. 2.

son évangile « dans la recherche de la justice de Dieu, » c'est-à-dire du bien qui plaît à Dieu. (Math. VI, 33.) Il déclare bienheureux « ceux qui ont faim et soif de cette justice » et promet la communion de Dieu « à ceux qui ont le cœur pur. » (Math. V, 6, 8.) Les disciples immédiats abondent dans le sens du Maître. « N'abandonnez pas, dit Paul, vos membres au péché, comme des instruments de perversité, mais consacrez-les à Dieu, comme des instruments de justice. » (Rom. VI, 13.) « Ce qui importe, c'est la foi agissant par la charité. » (Gal. V, 6.) Le même apôtre déduit tout de la foi, depuis l'horreur du vol et du mensonge jusqu'à la noble pudeur du langage et aux mouvements les plus spontanés de la charité fraternelle. (Eph. IV.) « La foi sans les œuvres, dit Jacques (II, 26), est morte. » Jean déclare que « si nous disons que nous sommes en communion avec Dieu et que nous marchions dans les ténèbres (du péché), nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité. » (1 Jean I, 6.) Les auteurs de second ordre dont les écrits anonymes et pseudonymes ont été conservés dans le recueil sacré, tiennent absolument le même langage. « Sans la sanctification nul ne verra le Seigneur, » dit l'auteur de l'épître aux Hébreux (XII, 14) et celui de la seconde épître à Timothée (II, 19) tient le même langage : « qu'il se détourne du mal, quiconque a le nom du Seigneur à la bouche. »

VI

On le voit, la thèse du christianisme, puisé dans ses documents les plus authentiques, est formelle. Dieu est dans le monde moral ce que son soleil est dans le monde physique : rien ne peut se soustraire à sa chaleur. S'il y a une moralité sans religion, la plus haute moralité ne se réalise que par elle. Nous allons essayer de le démontrer.

Les hommes purement moraux comme les hommes religieux conviendront qu'un sentiment essentiel de l'homme vertueux est celui qui réprime en lui les mouvements de l'orgueil et qui s'appelle l'*humilité*. Tout lui en fait un devoir : sa condition terrestre qui le convainc de ses bornes ; le sentiment de l'obli-

gation qui est celui d'une dépendance ; l'imperfection de sa vie morale, même la plus intense ; les passions ardentes que l'humilité purifie sans les anéantir. Or, c'est cette disposition capitale qui a tout à gagner au souffle de la religion. En effet, à quoi l'homme qui obéit à la conscience sans Dieu, en fait-il remonter l'origine ? A la nature, sans doute. Qu'est-ce à dire ? Ce sera une force mystérieuse, aveugle, qu'on se refuse à approfondir et tout reviendra à dire que la conscience, expression de la nature humaine, ne relève que d'elle. Donc le souverain qui commande dans l'homme moral, c'est lui-même. Il est à la fois sujet et maître. C'est à lui-même qu'il obéit, à lui-même qu'il rend compte. C'est le règne du moi sous une forme nouvelle, moins grossière sans doute que celle des sens, sous une forme très raffinée, très noble peut-être, mais toujours très réelle. Or cette autonomie absolue expose celui qui la possède, ou s'imagine la posséder, à un orgueil qui, sous le nom de dignité peut-être, se mêlera volontiers au bien qui s'accomplit. Vous en trouvez une preuve dans la secte philosophique la plus respectable de l'antiquité, celle des stoïciens. C'est un panthéisme éthique : Dieu et le monde sont identiques ; Dieu c'est la raison dans l'homme ; vivre conformément à la raison, c'est la vertu, Qu'en est-il résulté ? Le moi, toujours si faible, si dépendant, si imparfait, est devenu la proie des plus étranges illusions et, confondant la réalité avec l'idéal, est allé jusqu'à s'écrier : je suis indépendant ! je suis roi ! Qu'il en est autrement de celui qui reconnaît dans la voix du devoir la voix de Dieu ! Tout en obéissant à sa nature, il sait qu'il obéit à un plus grand qu'elle. Tout en observant la loi de son cœur, il s'incline devant son législateur. Il ne saurait se faire illusion sur sa qualité de maître ; il se sait et se sent humble sujet. La vérité qui triomphe de ses erreurs, l'amour qui touche son cœur, la beauté du bien qui le captive, sont l'Esprit de Dieu qui opère en lui. C'est un plus grand que lui qui commande, qui juge, qui récompense, qui punit. Dès lors il ne court pas risque d'accomplir le bien par une condescendance hautaine, et après l'avoir accompli, il a toutes les raisons possibles de combattre la satisfaction superbe qui s'en glorifie ! Il partage le point de vue de Paul et se dit en

toutes choses, comme lui : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu et si tu l'as reçu pourquoi te glorifies-tu, comme si tu n'avais point reçu. » (1 Cor. IV, 7.)

Souffrir, voilà notre lot à tous sur la terre : nous souffrons par le corps et par le cœur ; nous souffrons par nos folies, nos passions, nos mécomptes ; nous souffrons par ceux qui nous aiment et par ceux qui ne nous aiment pas, par ceux qui nous restent et par ceux qui nous quittent. Plus nos réflexions sont profondes et nos affections sérieuses, plus nous souffrons. Et on peut dire que la profondeur de notre souffrance est proportionnée à l'élévation de notre caractère. Que faut-il, que peut-on faire ici ? Se plaindre ? essayer de changer la marche des choses ? tromper ses peines ? s'en irriter ? Non, disent à l'envi l'homme moral et l'homme religieux. Il faut accepter la condition terrestre, il faut se soumettre : le grand devoir est la *soumission*, mais à quoi ? A son sort et à son malheur, dit l'homme moral ; c'est la résignation ! A Dieu et à sa volonté, dit l'homme religieux, et c'est l'obéissance. L'un cède à l'inévitable, l'autre obéit à une volonté dirigée par un saint amour. Ici le grand initiateur de la foi chrétienne se présente involontairement à nos yeux, à la veille de son supplice. Il connaît, pour en avoir toujours senti les battements, le cœur qui dirige la main qui s'appesantit sur lui. Il sait que Dieu n'a d'autre dessein que de fonder par son sang le royaume des cieux sur la terre. Il sait que ce n'est qu'après avoir été rendu accompli par les afflictions qu'il peut devenir l'auteur du salut du monde. Il sait qu'en reculant il renie son Dieu et Père. Dès lors il promène un regard serein sur sa souffrance indispensable et ne se résigne pas seulement, mais accepte ; ne cède pas seulement, mais obéit. Il veut ce que Dieu veut, tout ce que Dieu veut, exclusivement ce que Dieu veut. Des voix charnelles s'élèvent autour de lui : Ne pourrais-tu pas te soustraire à ton destin ? Ne pourrais-tu pas échapper à l'opprobre et à la souffrance ? Il y a même des mains amies qui tirent l'épée en sa faveur. « Ne boirai-je pas, » répond Jésus à ses aveugles amis qui ne comprennent pas les choses de Dieu, « ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée ? » Il n'y a pas, ce me semble,

d'homme moral, grave et impartial, qui ne reconnaisse ici l'idéal de la souffrance et le triomphe de la foi, et ne rende hommage à la puissance de la religion.

Mais nous ne sommes pas seulement appelés à souffrir; notre grande vocation consiste à agir, à travailler. L'homme moral en est aussi convaincu que l'homme religieux. Nous ne serons pas assez injustes pour aller confronter les résultats d'une tendance qui vient de faire son apparition avec ceux d'un principe qui compte déjà des siècles d'expérience. Nous ne voulons interroger ici que la nature du devoir et celle de la foi, et examiner quelle est l'action de la religion sur les mobiles qui soutiennent la conscience, qui sont les causes prochaines des actes moraux, des habitudes morales. Or c'est ici que se présente un fait incontestable d'une haute importance. Le devoir est froid comme une belle matinée de décembre, tandis que la religion se distingue par la chaleur, la ferveur, l'*enthousiasme*, « véritable force, grâce à laquelle la morale peut passer de la sphère intellectuelle à la sphère passionnelle, entrer dans le cœur et dans la vie. » La morale apprend à reconnaître et à respecter la vertu; apprend-elle aussi à l'aimer? La religion, grâce à sa foi à l'idéal, son ardent amour du divin, sa ferme persuasion du triomphe du bien, apprend à les aimer au point de pouvoir mourir pour eux. La morale apprend la poursuite honnête du bonheur; la religion apprend à vivre et à mourir pour les biens suprêmes. Le froid *il faut* montre le chemin qu'il faut suivre; mais si l'on s'égare, manque le but et tombe; si les regrets surviennent et que les écluses du malheur s'ouvrent, d'où viendra le secours? Sera-ce le *il faut*? ou bien l'optimisme superficiel qui dissimule la misère? L'idée morale adresse des reproches et confond, mais elle ne prête pas de secours. Ne se souciant pas de la route et ne visant qu'au but, comment pourrait-elle y conduire? Nous sommes encore renvoyés ici à la religion, puisque « Dieu est pour l'âme religieuse l'idéal vivant, dans lequel les tendresses expansives du cœur se confondent avec les commandements austères de la conscience. » Il est curieux de remarquer combien Auguste Comte l'a senti lorsqu'il fit de l'humanité collective son Grand-être et l'entoura de certaines

formes d'adoration, afin de cultiver le côté idéal de la nature humaine ; il comprit que, privées de cet idéal, les plus hautes puissances de cette nature se flétrissent et expirent. Ajoutons cependant que personne ne peut admirer et aimer sérieusement une abstraction. Nos cœurs s'échauffent à la pensée des saints et des héros individuels qui ont servi les intérêts les plus précieux de notre espèce, mais l'humanité collective, comme objet d'adoration, nous laisse aussi froids que les cendres de ces myriades de générations qui la composent. D'ailleurs, tous ces nobles humains dont la vie rayonne sur notre route, avaient tous leur large part de fragilité : nous pouvons donc les aimer et les vénérer, mais pour les adorer il faudrait les revêtir, comme font les catholiques, des attributs de la divinité. A combien plus forte raison nous sera-t-il impossible de nous abandonner à cette abstraction qui s'appelle l'humanité et de lui dire : Que ton règne vienne ! que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

La chaleur sainte que la religion communique à l'homme moral nous conduit spontanément à la *charité* qu'elle inspire. Ici le champ est bien vaste. Nous n'entrerons pas dans les hôpitaux pour y signaler la présence indispensable des organes de la charité religieuse. N'avons-nous pas recueilli, il n'y a pas longtemps, la réclamation que les médecins de Paris eux-mêmes firent contre les autorités qui dans leur zèle laïque, c'est-à-dire ennemi de la religion, avaient résolu de les supprimer ? Nous ne parlerons pas non plus de cette charité mondaine qui, pour être bienfaisante, demande à s'amuser et à danser. Nous avons affaire ici à l'homme moral sérieux. Placez-le en présence de ces déshérités, si nombreux, sous le rapport moral aussi bien que sous celui de l'intelligence, répugnant au devoir, dépourvus d'amour, attirés vers ce qui est bas et méprisable et s'y adonnant sans vergogne et sans remords ; bref, placez-le en présence de ces cœurs qui, au lieu de s'ouvrir aux rayons du soleil, se trouvent rabougris et étiolés, sans incarnat et sans parfum. Que fera-t-il ? Il les prendra en pitié, accusera leur étoile maligne et passera outre, en disant d'un accent antipathique : Peut-on attendre des fleurs embaumées de toutes les

plantes, et des fruits savoureux de tous les arbres? Et au point de vue de celui qui supprime Dieu, ce langage est irréprochable. En effet, sans Dieu, pourquoi aimerions-nous nos semblables avec lesquels nous n'avons de relation ni du sang ni de l'amitié? Rien n'est plus naturel que de dire: « Suis je le gardien de mon frère, moi? » En revanche tout change pour celui qui adore avec Jésus-Christ le Père céleste dont « la volonté est qu'il ne se perde pas un seul de ces petits » et qui reconnaît Dieu dans le berger de l'Évangile. (Luc XV, 4-6.) Pour lui chaque individu a un prix impérissable; il est enfant de Dieu, enfant égaré, enfant dépravé ou moins doué, mais toujours son enfant, créé à son image. Nous sommes tous enfants d'un même Dieu; il n'y a pas de place pour l'indifférence, le mépris ou le désespoir; il faut s'intéresser à son semblable, quel qu'il soit; nous résistons, mais c'est en vain; celui qui est en nous est le plus fort. Ainsi la vraie philanthropie est le fruit de la vraie religion. Nous aimons nos semblables non à cause d'eux, mais à cause de Dieu, parce qu'ils sont enfants de Dieu et que celui qui aime Dieu se sent poussé à être ouvrier avec Dieu dans le champ de l'humanité. Et la charité qui s'est déployée depuis dix-huit siècles dans la société chrétienne, est là pour ratifier les grandes promesses du principe proclamé par son fondateur.

C'est peu de commencer, il faut persévérer; or c'est dans la question de la *persévérance* que le secours de la religion va encore éclater à nos yeux. Je signalerai ici ce qu'on pourrait appeler les grands moments et les petits moments de la vie.

Pour la vie ordinaire il existe un code de morale, connu sous le nom d'opinion publique, et qui consiste dans un ensemble de maximes et coutumes propres à une époque et à un pays, et il faut dire que la moralité inférieure qui résulte de l'opinion de notre milieu et du besoin de sa sympathie contribue puissamment à maintenir le cadre social et à préserver la société du triomphe des puissances antisociales. Mais la vie ne se renferme pas toujours dans des limites aussi étroites. Il y a de graves moments où les règles ordinaires de la moralité ne suffisent pas pour diriger la conduite; où l'appel inté-

rieur du devoir ne s'accorde pas avec le niveau de moralité consacré par la nation ou par la classe à laquelle on appartient. Il se trouve alors qu'« on a pris pour soutien un roseau cassé qui pénètre et perce la main de quiconque s'appuie dessus. » On sera seul pour opposer son jugement individuel de ce qui est juste à celui de ses alentours. Ce sont des crises solennelles auxquelles la société peut être redevable de ses progrès moraux les plus importants. La lutte s'engage. Depuis le marchand qui flétrit les petites fraudes sanctionnées par les habitudes du commerce, jusqu'à l'apôtre de vérités nouvelles qui bouleversent les vieux systèmes de foi et de morale, tous ceux qui quittent le chemin battu ne se privent pas seulement des bornes anciennes qui avaient jusqu'ici jalonné leur route, mais trouvent encore leurs semblables rangés en bataille contre eux. On crie au perturbateur téméraire des règles établies, au dévastateur sacrilège des temples où les pères avaient adoré. Plus la nature morale de ces champions courageux est délicate, plus l'isolement et la réprobation seront douloureux. Ceux qui les bravent sont des exceptions et ne sont pas toujours les meilleurs. C'est alors que la foi en Dieu et dans la conscience considérée comme sa voix établira la différence entre la condition d'un déserteur, d'un traître et celle d'un chef d'enfants perdus. L'homme religieux peut en appeler de la condamnation de ses semblables à l'approbation de Dieu dont il est le serviteur. Quand même tous l'auraient abandonné, il peut dire avec son Maître qui l'inspire : « Je ne suis pas seul, le Père est avec moi. » Pour savoir ce que cette foi a opéré, il suffit d'interroger les âmes loyales qui ont tenu bon malgré leurs parents et leurs amis, en dépit des reproches, des contradictions, des mépris, des anathèmes de leur milieu. Et parmi ces âmes, s'il y a eu ou s'il y a des partisans de la morale indépendante ou de l'athéisme qui se fortifient par la foi à l'ordre moral, lequel fait du mal le levier du bien et fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment, on peut se demander, si inspirées par cette foi en une loi éternelle du bien et du mal, indépendante de tout jugement humain, elles n'ont pas, sans s'en douter, subi l'influence de l'atmosphère chrétienne qu'elles avaient respirée dès leur berceau.

Il ne sera possible d'apprécier pleinement les effets moraux respectifs de ces deux tendances qu'après que l'athéisme aura remplacé le christianisme, au point d'avoir formé une atmosphère propre d'influence constante et consciente.

Ce que j'ai appelé, au fond improprement, les petits moments, c'est-à-dire moins visibles, moins éclatants, va me fournir une autre preuve. J'en atteste ceux qui sont le plus sincèrement animés du sentiment du devoir, de la passion de la justice, du bien, et je leur demande : N'êtes-vous pas frappés de la faiblesse de vos progrès ? Comme nous restons au fond les mêmes ! Qu'il est rare qu'on puisse dire de nous : Autrefois il était celui-là, maintenant il est celui-ci ! Notre œuvre morale rappelle le malheureux Sisyphe condamné à rouler une grosse roche au haut de la montagne d'où elle retombe incessamment par son propre poids. Le meilleur mortel prêt à quitter la terre doit s'écrier : La fleur de ma vie intérieure n'a fait que s'épanouir ; c'est tout au plus si elle a porté quelques fruits, tandis qu'elle était capable d'en produire de si abondants, et la voilà fauchée sans retour ! N'y a-t-il pas là de quoi tuer le courage de continuer ? le Sisyphe de la fable pourrait-il être une réalité ? Je conçois qu'on travaille avec zèle pendant une courte vie à une œuvre que les siècles se chargeront d'achever ; mais qu'on se voue avec persévérance à un travail que chacun doit faire pour soi, le travail de la sanctification intérieure, avec la certitude de n'en voir jamais que les premières ébauches, je l'avoue, que je ne le comprends pas. Je ne le comprends que lorsqu'on entrevoit une carrière indéfinie pour continuer ce qu'on a laissé inachevé ici-bas et qu'on se console de ce qu'on est par ce qu'on est destiné à devenir un jour. Je comprends l'adolescent qui ne se laisse pas rebuter par ses insuccès et ses défaillances, parce qu'il compte sur les compensations de l'âge mûr. Je comprends le laboureur qui ne refuse point les soins les plus assidus à son champ ensemencé, parce qu'il se confie dans la moisson. Je comprends la sentinelle qui supporte virilement les dangers et les souffrances de la nuit, sachant que le matin va poindre pour la relever de son poste. Mais encore une fois, je ne comprends pas la persévérance sans l'espoir.

Nous touchons ici le grand secours que la religion offre à ses amis par l'*espérance* du grand avenir individuel au delà de la tombe, inséparable, sinon de toute foi religieuse, du moins de la foi chrétienne.

L'aveu d'un apologiste de la morale indépendante vaut bien la peine d'être recueilli ici ¹. « L'insuffisance de notre existence bornée et restreinte par rapport à nos aspirations est une lacune que la religion prétend combler. La philosophie, il est vrai, nous montre dans l'idéal une source d'activité et de perfectionnement, et elle enseigne cette résignation calme et haute qui nous permet d'accepter les nécessités du sort. Le juste se contente de la récompense intérieure, et, quelle que soit sa destinée dernière, le bien ne cessera jamais pour lui d'être le bien et le devoir le devoir. Toutefois, si sa raison surmonte et si sa conscience domine cet impérieux instinct qui le porte à s'élever au-dessus des lois de la nature par la persistance de son individualité, si même elles contiennent ses élans, elles ne suppriment pas ses retours, et pour les âmes ardentes par le sentiment intérieur, *la résignation est difficile...* En face du grand et mélancolique inconnu qui s'ouvre devant nous avec la mort, il n'est donc pas défendu à l'homme de *conserver l'espérance* et même, sur ce fragile fondement, d'édifier un monde invisible, où sa soif inextinguible de vie, d'intelligence, de justice et de bonheur trouve une réalité inépuisable. » *Habemus reum confitentem* : le négateur de la vie à venir ne l'estime pas sans intérêt pour la vertu et veut bien permettre d'en nourrir l'espérance.

Je ne m'en étonne pas. Déjà le seul mot d'espérance produit un effet magique; il suffit pour dérider les fronts soucieux et épanouir les visages défaits. C'est que l'espérance réserve dans l'enfoncement de la scène de la vie des possibilités indéfinies, qui s'étendent aux plus misérables et constituent toute la différence qui existe entre un homme engagé dans une mine sans issue et un homme qui respire sous la libre voûte des cieux. Or c'est à cette faculté bénie que l'adversaire de l'immortalité

¹ C. Coignet, *La morale indépendante*, pag. 175.

porte une main attentatoire. Il rembrunit la vie la plus heureuse ; il redouble la satiété de celui qui est dégoûté de l'existence terrestre ; il prête au cynisme une saveur plus amère ; il achève de dépouiller les déshérités, qui, pour se dédommager, recourront plus que jamais à la force brutale.

Il y a, sans doute, une espérance très inmorale de l'immortalité ; ajoutons qu'elle est, hélas ! bien répandue, ce qui fait dire aux adversaires qu'elle substitue l'égoïsme au principe moral. C'est celle qui n'est qu'une spéculation sur la vertu, un ignoble calcul, une visée mercenaire ; faisons le bien sur la terre pour en être récompensés au ciel ! « N'est-ce pas, dit Montaigne¹, de cet égoïsme qui repousse toute limite dans la durée et qui veut survivre à la destruction même du corps, que nous viennent tant de théories sur l'immortalité, tant de visions sur un autre séjour conforme en tout point à nos désirs, arrangé tout exprès pour l'accomplissement de nos vœux, propice à une sorte de dilatation infinie de notre être ? *Somnia non docentis, sed optantis*, comme disait un ancien. » Tout homme religieux doit rougir de la caricature que les dévots ont faite de l'immortalité. Mais est-il juste de s'arrêter à la charge et d'ignorer le portrait authentique que nous offre la religion de l'Évangile ? Qui a flétri plus vigoureusement qu'elle l'esprit mercenaire en disant : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : nous sommes des serviteurs inutiles ; car nous n'avons fait que ce que nous devons faire. » (Luc XVII, 10.) Qui a plus magnifiquement exalté qu'elle la grâce divine comme la source unique de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous pouvons devenir, en adressant à l'orgueil cette vigoureuse apostrophe : « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? et si tu l'as reçu pourquoi te glorifies-tu, comme si tu n'avais pas reçu ? » (1 Cor. IV, 4.) En vertu de ces principes, on pouvait s'attendre dans l'Évangile à une espérance morale, pure, élevée, exempte de tout calcul intéressé. Et c'est en effet le cas. A entendre Paul, qu'est-ce qui donne au chrétien la certitude de son grand avenir ? C'est le Saint-Esprit qui habite dans

¹ Tel que l'a rendu Prévost-Paradol. *Études sur les moralistes français*, 1880, pag. 27.

son cœur; cet Esprit constitue les arrhes, le gage de notre héritage céleste. (2 Cor. I, 22 ; V, 5; Eph. I, 14.) En d'autres termes, ce qui permet au chrétien de se sentir vainqueur de la mort et héritier de la vie éternelle, c'est ce fonds de vie spirituelle qui s'est formé en lui grâce à sa communion avec Christ et qui le met en rapport avec le saint amour de Dieu. C'est dire que l'espérance de la vie à venir chez le chrétien repose tout entière sur sa condition morale. En revanche, l'apôtre Jean assure « que celui qui a l'espérance de voir Dieu tel qu'il est se purifie (ne peut pas ne pas se purifier) comme Jésus Christ est pur. » (1 Jean III, 3.) Concluons donc que si l'égoïsme exploite à son profit l'immortalité, on ne saurait en faire un reproche à l'Évangile. Selon lui, l'immortalité est le rapprochement progressif de la perfection que nous ne pouvons qu'entrevoir ici-bas, mais que nous contemplerons un jour, le visage découvert, dans la gloire céleste.

Nous osons maintenant demander si l'homme ne perdra rien en perdant l'avenir d'outre-tombe. « Est-il possible de soutenir que l'homme a la même foi dans le bien et la même force pour l'accomplir, s'il croit qu'il est un composé qui ne dure que quelques jours ou un esprit immortel; s'il croit à un Dieu ou au destin? L'homme est un: il agit avec tout son être; le scinder, c'est le mutiler¹. » Et le prix de la vie ne serait-il pas réduit? Parlant de la brièveté de la vie, même dans ses conditions les plus heureuses et prolongée jusqu'à sa dernière extrémité, le prince de Bismarck déclara un jour que, s'il n'y avait rien au delà, il ne vaudrait pas la peine de s'habiller et de se déshabiller². Or, si la vie humaine, réduite à l'existence terrestre, a si peu de valeur aux yeux d'un homme qui nage dans la gloire et dans les richesses, que sera-t-elle pour la masse des mortels qui s'agitent dans ce monde aux chagrins certains et aux plaisirs incertains, aux désirs nobles et bas également peu satisfaits, à la loi inexorable qui réunit la soif inextinguible du bonheur à l'impossibilité de l'atteindre? Et le dévouement? De quel front demandera-t-on à cet être d'un

¹ E. Bersot, *Études et discours*, 1879, pag. 413.

² *Prince Bismarck's Letters*, translated by T. Maxse, 2. ed., 163.

jour de sacrifier la seule petite part terrestre de joie dont il soit sûr, pour qu'après qu'il sera rentré dans la poussière pour jamais, d'autres êtres fugitifs comme lui, inconnus et futurs, en aient peut-être une part un peu plus large ? S'il fallait donner une preuve jusqu'à quel point la vieille espérance de l'humanité domine encore, sans qu'ils s'en doutent, les esprits qui se glorifient de l'avoir dépouillée, on la trouverait dans ces brillantes théories de l'altruisme positiviste, qui exaltent une moralité et une humanité idéales, lesquelles jurent étrangement avec un univers sans Dieu et une vertu sans avenir.

VII

La religion est donc, selon nous, le couronnement de la moralité ; la plus haute moralité est religieuse. Cette conclusion provoque naturellement deux questions aux quelles je demande à répondre en finissant.

Voici la première : Si la religion fait les grands justes, comment se fait-il qu'il y ait des hommes éminents, doués d'une haute moralité et sans religion ? Voyez, par exemple, John Stuart Mill (mort en 1874) qui par son admirable autobiographie nous permet d'étudier les péripéties de sa vie et les luttes de son esprit et de son cœur. Voilà un homme pénétré des idées les plus élevées, voué aux intérêts de l'humanité, parfaitement désintéressé, exemple frappant de la fidélité à la conscience, mais sans religion ; il ne croit ni à Dieu ni à la vie future ; il y est insensible et n'y accorde dans son système d'autre place que celle d'une opinion surannée. Tout cela est incontestable. Mais qu'en résulte-t-il ? C'est qu'on peut devenir un grand et respectable homme sans religion ; ce fait cependant ne diminue en rien le prix de la religion ; sans cela il faudrait tirer des conclusions peu favorables à l'art du fait que Mill n'avait aucune sympathie pour lui. Il y a plus. Sans vouloir bouleverser brusquement l'ordre social au nom de la philanthropie, Mill était et se disait socialiste et partageait pleinement les rêves du socialisme : suppression des avantages de la naissance, application de la

loi du travail à tous, répartition égale de ses produits. Eh bien ! n'est-il pas permis d'affirmer que son esprit aurait été plus large, son système plus satisfaisant, sa vie plus belle, son influence plus bienfaisante, s'il avait été inspiré par la religion ? Un jour, à vingt ans, il eut une crise intérieure qui lui révéla, à sa grande confusion, la sécheresse de son cœur, malgré tous ses beaux projets utilitaires qu'il devait à son père et à Bentham, l'ami de son père ; cette crise n'aurait-elle pas porté de plus beaux fruits s'il avait su embrasser l'humanité des regards de la foi et de l'espérance religieuses ? N'aurait-il pas été un guide plus puissant pour son peuple s'il en avait compris et apprécié la vie religieuse ? Sa vie morale, douée de tant d'énergie, n'aurait-elle pas gagné à recevoir de la religion *cette tendresse sympathique qui en est la fleur la plus exquise* ? Bref, un Mill chrétien n'aurait-il pas été supérieur à un Mill purement moral ?

La seconde question que provoque la thèse importante que nous avons cherché à établir, est celle-ci : Si la religion exerce une influence si bienfaisante sur la moralité, d'où vient que tant de chrétiens soient si éloignés de la haute moralité ? Le fait est, hélas ! aussi affligeant qu'incontestable. Disons d'abord que tous ceux qui portent le nom de chrétien et même tous ceux qui font hautement profession de l'être, sont bien loin de l'être en effet. Il y a des chrétiens de nom et des chrétiens de fait, il y a des chrétiens des lèvres et des chrétiens du cœur ; il y en a dont un apôtre dit : « Ils ne sont pas des nôtres » et il y en a auxquels il déclare : « Quant à vous, vous possédez une onction qui vient de celui qui est saint. » (1 Jean II, 19, 20.) Or il est évident qu'un mauvais arbre ne saurait donner de bons fruits et qu'il serait injuste de mettre sur le compte de la religion ce qui doit retomber uniquement sur sa contre-façon. D'ailleurs, n'oublions pas que, dans le domaine de la religion comme dans celui de la moralité, les héros sont l'exception, tandis que les médiocres, les inférieurs sont la règle ; or ceux-ci sont évidemment des représentants très imparfaits de la foi. A propos de héros, gardons-nous aussi de confondre un homme religieux et un homme parfait. Un homme à la fois

très religieux et très moral reste, malgré sa supériorité, un homme très imparfait. Pierre tombe dans le respect humain et Paul donne dans l'intolérance : cessent-ils pour cela de compter parmi l'élite du genre humain ? Ajoutons que l'histoire est là pour montrer que les meilleurs chrétiens ont été de tout temps les meilleurs hommes. Connait-elle un plus grand juste que Jésus-Christ, à la fois plus humble et plus digne, plus doux et plus énergique, plus dévoué et plus patient, plus pur et plus miséricordieux ? Et pourtant qui a vécu plus en Dieu, a été plus religieux que ce Juste par excellence ? Et nous savons qu' « il a vu une postérité, » nombreuse et éminente. — Disons enfin que si la religion n'a encore réussi que trop faiblement, hélas ! à élever le niveau de la moralité de notre espèce, l'absence de la religion, en revanche, a été accompagnée d'un épouvantable accroissement d'immoralité. Témoin la moralité de l'empire romain dans sa période postérieure ; celle de l'Italie sous la première influence païenne de la Renaissance ; celle de la France dans la dernière moitié du dix-huitième siècle ; témoin les doctrines et les procédés des nihilistes et des socialistes qui, après avoir banni Dieu, veulent abolir famille, propriété, organisation sociale et invoquent l'anarchie comme l'expression complète de la liberté athée. C'est qu'au fond la religion est la foi à la loi suprême qui préside à la vie humaine. Désignée par mille noms, embrassée sous mille formes, exprimée par mille symboles, interprétée de mille manières, cette foi, même dans ses travestissements les plus déplorables, dispute l'homme à l'anarchie des brutes. Sa sagesse consiste à bien connaître la religion, son bonheur à l'aimer, sa plus haute dignité à lui obéir et sa parfaite liberté à se mettre à son service béni.

F.-C.-J. VAN GÆNS.
